



## FOIRE AUX QUESTIONS :

***Aujourd'hui, mon prof d'histoire m'a fait cette remarque :  
« Présente-toi par ton prénom et ton Nom, et intéresse-toi à ta famille ! »  
Comment faire ? Quel est l'enjeu ?***

Mon prof d'histoire m'a demandé de me présenter par mon prénom et mon nom, de m'intéresser à ma famille. Je me suis dit « quelle histoire ! », « Je dois lui paraître étranger », il me faut lui parler français. Le français, au moins, comme on dit en verlan, « c'est franc ! ». Quand je me sens Œdipe, aveugle et complexé, je fais parfois appel à mon prof de français. Un peu comme Prométhée, il me permet souvent d'éclairer ma lanterne. Il m'a fait comprendre que l'attribution des noms et prénoms relève de la nécessité historique, politique et morale de ne pas confondre les gens. Ne confondons pas Pierre et Paul. Les patronymes permettent de nous rattacher à un groupe humain, une religion, une nation, une cité, une lignée d'ancêtres, ce que l'on appelle une famille, et le prénom, tout particulièrement, à nous y distinguer en tant qu'individu. Le nom romain traditionnel se composait ainsi d'un prénom, d'un nom de « gens », une sorte de clan contenant plusieurs familles, d'un nom de « famille » et d'un surnom. Par exemple, «Publius Cornelius Scipio Africanus» est celui du célèbre vainqueur de Carthage et d'Hannibal. Nos noms et prénoms constituent, à eux seuls, une sorte de carte d'identité dont les caractères phonétiques et graphiques s'associent, dans la mémoire des gens qui les entendent ou les lisent, aux traits de notre visage et à notre histoire personnelle. Nous nous servons comme d'un sésame des quelques syllabes qui les composent et la qualité de l'accueil qui nous est réservé dépend largement de la considération, du crédit ou du respect, que nos innombrables interlocuteurs veuillent bien leur accorder. Notre nom de famille relève d'un patrimoine quasi génétique. L'officier d'état civil est le garant de notre être, comme le notaire est garant de notre avoir, le prince du pouvoir, le prof du savoir, le juge du devoir. Pour en connaître l'origine, il nous faut toujours remonter bien loin dans le passé et réfléchir aux raisons qui ont pu amener, un ou plusieurs inconnus, à l'attribuer à l'un de nos ancêtres et, grâce à lui, à nos parents. Notre prénom relève d'un choix plus récent, celui de nos père et mère, qu'il nous est plus facile d'interroger et de juger. Cette décision importante, imposée par l'État, à notre naissance, et magnifiée par l'Église, à travers la cérémonie purificatrice du baptême, nous rattache volontairement à une autre ascendance que la lignée du sang, à l'héritage spirituel d'un saint patron, autant dire du Saint-Esprit. Il n'est ni facile ni fréquent d'approfondir les recherches sur nos propres noms, tellement usuels qu'ils finissent par nous paraître sans mystère, mais la vie en collectivité nous oblige à le faire lorsque les gens, surtout les jeunes, en les entendant prononcer, réagissent à des sonorités qu'ils prennent plaisir à réciter comme une comptine, un hypocoristique qui flatte l'oreille, détend nos nerfs, ou par amusement, un comique de répétition, destiné à nous taquiner, ou nous en faire baver de rage. La puissance d'évocation des sonorités est tellement grande que des séries d'images ou de sensations, plus ou moins conscientes, s'associent inévitablement à chacun de nos noms et prénoms. Les connotations sont multiples, ambivalentes, donc réversibles comme une veste. Un « Bernard » pourra se sentir, tour à tour, tantôt « berné » comme un « benêt », tantôt rusé comme un « renard ». Si je m'appelle « Folliot », la rumeur publique m'attribue malicieusement, sans me l'avouer, ce petit grain de « folie » dont Érasme, bien plus sage qu'elle, a su, en contrepartie, heureusement pour moi, faire l'éloge. Le goût des pseudonymes et une loi autorisant, sous condition, ceux qui le désirent, à changer de nom trahissent en nous une volonté d'échapper au jugement de notre prochain. Le respect dont la Bible entoure le ou les noms de Dieu se justifie à coup sûr davantage que notre prétention égoïste à vouloir ne dépendre que de nous-même et dicter jusqu'à la façon dont on nous interpelle.

Bernard Folliot  
(professeur d'histoire)